

Introduction

A en croire Alice Schwarzer, « le pouvoir se prend, l'autorité se concède ». Cet aphorisme ne peut manquer de nous faire réfléchir, nous qui ne semblons pas faire grand cas des différences existant entre ces deux notions que sont l'autorité d'une part, le pouvoir de l'autre. De ce brouillage, notre langage quotidien en témoigne, qui fait référence aux « pouvoirs publics » comme aux « autorités ». Il lui arrive cependant aussi d'enregistrer des résistances à ce brouillage, identiques à celles signalées par les propos d'Alice Schwarzer : si l'on peut « conquérir le pouvoir », il est en revanche impossible de « conquérir l'autorité ». Il fut un temps, en effet, où la distinction entre ces deux termes était claire. Comme l'ont indiqué, entre autres, Thomas D'Aquin et Max Weber, l'autorité a pour étymologie le mot latin « auctoritas » et s'opposait, dans le droit romain, à « potestas » et « imperium ». Ultérieurement, dans la société occidentale, l'autorité, de source divine, avait une dimension spirituelle dont le pouvoir humain était dépourvu et elle servait, de fait, à légitimer ce dernier. Une fois questionnée, voire déposée, l'autorité divine – probablement même avant, comme tendent à le prouver certains des articles qui suivent – la confusion s'est installée. Mais cette distinction originelle a laissé des traces dans notre appréhension de ces deux notions, qui sont comme les deux faces de Janus. L'autorité en serait la face claire, liée au savoir, vierge de toute idée de coercition et aurait, en conséquence, une valeur symbolique ajoutée ; le pouvoir en serait la face sombre, susceptible de s'affirmer par le biais de la violence et d'exister sans légitimité, mais aussi plus tangible : « on est au pouvoir », « les lieux du pouvoir » existent tout comme « les coulisses du pouvoir ».

C'est de cette relation complexe que traitent les articles réunis ici et qui ont été présentés lors d'un colloque organisé par le groupe PSDDA (au sein de l'équipe d'accueil EA 1925) en mars 2007 à l'université de Pau. Ce colloque a rassemblé des chercheurs aux spécialités diverses dans le domaine des cultures anglophones, qui tous se sont penchés sur l'évolution des liens entre l'autorité et le pouvoir, prenant en compte ce qui fonderait la première (autorité divine, savoir scientifique, sagesse), ce qui caractériserait le second (force et violence), s'interrogeant sur leurs mutations respectives et, de manière a priori paradoxale, sur leur engendrement réciproque. C'est donc la validité de la distinction entre ces deux termes qui est en jeu tout au long de ce recueil. Si la diversité des approches (civilisation, histoire des idées, littérature, didactique) signifie la mise à jour dans certains articles de notions spécifiques (ainsi les articles littéraires posent la question de l'autorité de l'auteur / de l'auteurité et de sa dessaisie), il n'en demeure pas moins que les échos d'un article à l'autre sont multiples, ne serait-ce que parce que ce lien dialectique est au cœur même de toute vie en société, de toute communauté professionnelle ou familiale, voire de tout échange. Parallèlement, les noms de ceux qui ont pensé cette distinction se répondent d'un article à l'autre : en premier lieu, Hannah Arendt et Max Weber, mais aussi Michel Foucault, Pierre Bourdieu.

*Le premier axe de ce volume, intitulé **L'autorité et le divin : cheminement d'un questionnement**, permet de faire un premier point théorique sur les divergences entre ces deux notions et les liens, parfois déroutants, qu'elles entretiennent. Jean-Marc Chadelat rappelle les fondements du primat de l'autorité sur le pouvoir tels qu'ils sont exposés par Jean de Salisbury, qui, dans le *Policraticus*, oppose de façon systématique le domaine du transcendantal, du spirituel et de la connaissance pure, apanage de l'autorité, au domaine du temporel, du contingent et de l'action, associé au pouvoir, avant d'évoquer les bouleversements qui, à partir du XV^e siècle, érodèrent progressivement la distinction initiale. Cette lente érosion se trouve ici associée à la modernisation des valeurs ; mais certains raisonnements théoriques quelque peu paradoxaux pourraient aussi en avoir été la cause. C'est, en tous les cas, ce que donne à penser l'article de Gilles Sambras, qui met en regard quelques écrits datant de la Guerre Civile en Angleterre. Andrew Marvell et Robert Filmer, quoique appartenant à des bords politiques opposés, affirment que le pouvoir, quelle que soit la manière dont il est acquis, témoigne de la*

faveur divine et confère en conséquence l'autorité à qui en dispose. Leurs propos malmènent l'idée première selon laquelle le pouvoir pour être légitime doit avoir pour source l'autorité divine et installent la confusion entre ces deux notions. De façon révélatrice, l'article de Jane Hentges au sujet du Dracula de Bram Stoker souligne que lorsque la rébellion subvertit les fondements de l'ordre établi, elle s'attaqua aussi bien au « pouvoir » qu'à « l'autorité » divine, faisant fi de distinctions qui semblaient s'être avérées précieuses.

*Si l'autorité divine n'est plus ce qui légitime le pouvoir, sur quoi ce dernier peut-il s'arc-bouter ? Cette interrogation s'inscrit en filigrane, bien qu'à des degrés divers, au cœur des articles regroupés dans la deuxième partie de ce volume sous le titre : **Qui sait ? L'autorité du maître et / ou savant.** Danielle Chini montre que la distinction autorité / pouvoir est l'un des enjeux principaux de la redéfinition par une didactique soucieuse de penser en termes de co-construction et de co-responsabilité des relations entre le professeur – précédemment perçu comme détenteur d'un savoir à transmettre de gré ou de force – et l'apprenant. C'est une problématique analogue que l'on trouve au cœur de la relation entre Robinson Crusoe et Vendredi dans le roman de Daniel Defoe et l'analyse d'Emmanuelle Peraldo souligne l'inévitable passage d'un pouvoir absolutiste à une relation interpersonnelle fondée sur l'autorité « spirituelle » et livresque de Robinson, tout en indiquant les limites de cette transformation et son caractère parfois illusoire. Fabienne Gaspari étudie, quant à elle, tous les indices qui, dans The Moonstone de Wilkie Collins, pointent vers la labilité de la notion d'autorité. Notion dont le roman ne cesse de suggérer l'épuisement sans pour autant y renoncer totalement, comme le suggère l'émergence de la figure de l'autorité médicale censée découvrir la vérité et être en mesure de la prouver. Les institutions humaines, en effet, ne pouvant plus se réclamer de l'ordre divin, appelèrent la science à la rescousse afin de justifier leurs décisions. Ainsi, comme le démontre Nadine Jammet, le discours médical sur la folie de la seconde moitié du XVIII^e siècle, aussi frappé du sceau de la subjectivité fût-il, fut utilisé à des fins sociales par un pouvoir anxieux de se préserver de toute incartade révolutionnaire et de consolider le status quo. Creusant un sillon similaire à propos de la London School of Economics, Arnaud Page met à nu les rouages complexes qui amènent tout discours scientifique, susceptible de devenir caution du pouvoir, à se légitimer lui-même, quitte à perdre dans la bataille toute visée globalisante. Ce*

qui pose, une fois de plus et avec acuité, la question du caractère réel ou fictif de la notion « d'autorité ».

Or, c'est très clairement de cela dont il est question dans la troisième partie de ce recueil – **Pouvoir et autorité : mutations, confusions et stratégies** – où la distinction autorité / pouvoir est passée au crible de faits historiques ou contemporains. Christian Auer scrute la manière dont, peu à peu, au cours du XIX^e siècle, les rapports sociaux dans les Hautes Terres d'Ecosse virent la notion d'autorité décliner au profit de celle de pouvoir, quand bien même cela se produisit sans une altération dramatique de l'attitude des petits paysans à l'égard de ceux qui les avaient trahis. Carole Masseys-Bertonèche se pose, quant à elle, la question de savoir si l'influence des fondations sur l'enseignement supérieur américain s'évalue en termes de pouvoir ou d'autorité. Les liens ambigus entre ces deux notions, sont ensuite disséqués par Luc Benoît à la Guillaume, qui met en avant la manière dont le président Ford, arrivé sans légitimité réelle au pouvoir, sut faire sienne l'autorité symbolique dont le parait sa fonction et exploiter le bicentenaire de juillet 1976 pour retourner la situation en sa faveur. Le simple fait d'être au pouvoir permettrait-il donc de jouir d'une certaine autorité ? On assiste, là encore, à un renversement de l'engendrement initial au point que l'on peut se demander si la distinction première entre l'autorité et le pouvoir ne serait pas tout simplement fallacieuse. C'est en tous les cas une telle affirmation qui sous-tend la démonstration de Peterson Nnajiofor lorsqu'il interroge le concept de démocratie et les accointances de cette dernière avec la violence dans le contexte de l'Amérique du Nord et du Niger.

Pourtant le comportement de ceux qui se sont longtemps vu refuser toute autorité et ont subi en leur cœur et leur corps un pouvoir brutal suggère l'existence d'une distinction; ce n'est pas indifféremment qu'ils choisissent l'une ou l'autre lorsqu'ils élaborent leurs « **Discours de résistance** » – quatrième volet de ce recueil. L'article de Marie Le Grix de la Salle montre comment, tout au long de *The Autobiography of Miss Jane Pittman* et alors même qu'il est conscient des difficultés auxquels fut confrontée la population noire à la fin de la guerre civile, Ernest Gaines ne prône cependant pas la violence pour conquérir le pouvoir, mais l'avènement de figures d'autorité, au premier rang desquelles se trouve son héroïne. Celle-ci, dans sa vulnérabilité même et par sa prise de parole aléatoire, s'avère

détentrice d'une autorité dont ne peuvent se targuer, quoiqu'ils en aient, les représentants de la doxa. Un face-à-face du même ordre constitue la problématique de l'article de Clare Moss-Couturié, qui, s'intéressant à la place faite aux femmes dans le champ jazzistique au travers de la personne de Betty Carter, étudie la manière dont cette dernière s'appuya sur ses propres compositions pour mettre à mal les relations de pouvoir instituées et imposer sa voix propre, sa propre autorité / auteurité. C'est avec le roman de Terry Pratchett, Guards! Guards! que se clôt cette dernière partie : Timothy Mason s'appuie sur les références intertextuelles aux théoriciens du pouvoir que sont Machiavel, Hobbes et Locke, pour dégager comment certains font, là encore, le choix de l'autorité contre le pouvoir. Une hypothèse peut en conséquence être émise : ce choix n'indique-t-il pas au final que la confusion des deux notions n'est pas irrémédiablement acquise, et que, d'un point de vue symbolique en tous les cas, la distinction, aussi ambiguë et problématique soit-elle, a encore de beaux jours devant elle ?

Florence MARIE-LAVERROU

